

LA STATUE

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES.

PAR

MM. MICHEL CARRÉ ET JULES BARBIER

MUSIQUE DE M. E. REYER

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le THÉÂTRE-LYRIQUE,
le 11 avril 1861

Admission des Gaietés



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

—
1861

Distribution de la pièce

SÉLIM.....	MM. MONJAUZE.
LE GÉNIE AMGIAD.....	BALANQUÈ.
KALOUM-BAROUC, vieux marchand..	WARTEL.
MOUCK, esclave de Sélim.....	GIRARDOT.
ALI, esclave de Kaloum-Barouch.....	MARTIN.
MARGYANE, nièce de Kaloum-Barouch.	Mlle BLANCHE BARETTI.
AMIS DE SÉLIM, GENS DE LA CARAYANE, ESCLAVES, ALMEES, AMIS DE KALOUM-BAROUC, GENS DE JUSTICE, DJINNS.	

S'adresser, pour la mise en scène, à M. ARSÈNE, régisseur général,
au Théâtre-Lyrique.

LA STATUE

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un café arabe au bord de l'eau.

SCÈNE PREMIÈRE.

SÉLIM, LE CHŒUR.

(Sélim et ses compagnons sont étendus çà et là sur des coussins, et fument de l'opium.)

LE CHŒUR.

O vapeur embaumée,
Enivrante fumée,
Subtil poison,
Emporte loin du monde
Mon âme vagabonde
Et ma raison!

SÉLIM.

Heureux celui que sa folie enivre,
En attendant la mort qui nous délivre,
Et dont le cœur amoureux et surpris
S'éveille à la voix des houris!
Heureux celui qui succombe à l'ivresse,
Et dont l'esprit, qu'un doux songe caresse,
Peut s'égarer loin du monde réel
Dans l'espace azuré du ciel!

LE CHŒUR.

O vapeur embaumée,
Enivrante fumée,

4
✓ LA STATUE.

Subtil poison,
Emporte loin du monde
Mon âme vagabonde
Et ma raison!

SÉLIM.

Le ciel s'ouvre,
Et découvre
A mes yeux
Un palais radieux!

UNE VOIX.

Les airs sont pleins de douces harmonies!

SÉLIM.

Un souffle de feu
M'entraîne sur son aile au pays des génies!

UNE VOIX.

Je suis roi!...

SÉLIM.

Je suis dieu!...

LE CHOEUR.

O vapeur embaumée,
Enivrante fumée,
Subtil poison,
Emporte loin du monde
Mon âme vagabonde
Et ma raison!

(Les fumeurs d'opium s'endorment. Sélim se laisse retomber sur ses coussins.
Amgiad, sous les habits d'un derviche, paraît au fond.)

SCÈNE II.

AMGIAD, SÉLIM.

AMGIAD.

Sélim!

SÉLIM.

Qui m'appelle?

AMGIAD.

Sélim, éveille-toi!

SÉLIM.

Non, va-t'en! laisse-moi rêver!

AMGIAD.

Éveille-toi, je le veux!

SÉLIM.

Qui donc es-tu? (Se levant et portant la main à son poignard.) Malheur à toi!

AMGIAD.

J'ai voulu t'arracher à ce sommeil maudit, à cette langue perfide qui dégrade et alanguit ton âme! J'ai chassé

d'un signe les rêves mensongers qui troublent ta raison malade !... Visions enfantées par les vapeurs du hatchich et de l'opium, dissipez-vous dans l'air à ma voix ! (Saisissant la main de sélim.) Toi, Sélim, apaise ta folle colère, et écoute-moi !

SÉLIM.

Quel pouvoir étrange me force à t'obéir ? Que me veux-tu ?

AMGIAD.

Te servir.

SÉLIM.

Parle ! (Il reste à demi couché sur ses coussins. Amgiad est debout, près de lui.)

AMGIAD.

Ton père était un riche et puissant seigneur de Damas. Le calife le traitait en ami, et le génie Amgiad s'était fait le protecteur de sa famille.

SÉLIM.

Oui.

AMGIAD.

C'est lui qui garde les trésors inconnus enfouis sous le sable du désert, et qui protège contre les voleurs les nombreuses caravanes qui reviennent de La Mecque...

SÉLIM.

Je le sais.

AMGIAD.

Ton père, en mourant, t'a légué d'immenses richesses. Tu as vécu jusqu'à ce jour dans la joie et l'oisiveté, tes lèvres ont goûté de toutes les ivresses, ton cœur s'est rassasié de toutes les voluptés ! Et maintenant que ce monde n'a plus de secrets pour toi, te voilà fatigué de vivre avant d'avoir vécu !... Tu as tué l'amitié en ne choisissant pas tes amis ; tu as tué le plaisir en le poursuivant sans relâche ; tu as tué l'amour en le prodiguant.

SÉLIM.

Qu'importe !

AMGIAD.

Lassé de tout, ennuyé des vains plaisirs de la terre, c'est dans ce réduit misérable, parmi ces vils compagnons, que tu viens chaque soir t'enivrer de voluptés nouvelles ! Tes yeux ont entrevu à travers les fumées de l'opium des splendeurs inconnues au reste des hommes ! — Eh bien, veux-tu que ton rêve se réalise ? veux-tu que ces régions mystérieuses qui t'éblouissent, que ce pays enchanté, s'animent à ta voix ?

SÉLIM.

Oui...

AMGIAD.

Je puis t'en ouvrir les portes moi-même.

SÉLIM.

Toi !

AMGIAD.

C'est Amgiad, c'est l'ami de ton père qui m'envoie vers toi pour te remettre les clefs de ce paradis splendide, plus beau que celui de tes rêves, plus brillant que celui de Mahomet !...

SÉLIM.

Que dis-tu ? (Il se lève.)

AMGIAD.

Dans les profondeurs de la terre, sous les débris poudreux de l'antique Balbeck, s'ouvrent de vastes palais déserts, d'immenses jardins, de profondes galeries où dorment depuis cent mille ans les trésors amoncelés de tout un monde qui n'est plus. Dis un mot, et ces richesses t'appartiennent, et ce royaume est à toi !

SÉLIM.

Par Mahomet ! voilà qui réveille étrangement ma curiosité ! Viens, je suis prêt à te suivre !

AMGIAD.

Aux portes du désert, parmi les murs en cendre
De l'antique Balbeck, demain j'irai t'attendre.
Promets-moi de venir...

SÉLIM.

J'irai. Voici ma main.

Au lieu marqué par toi tu me verras demain !

(Amgiad sort.)

SCÈNE III.

SÉLIM, puis MOUCK, LES FUMEURS D'OPIUM, endormis.

SÉLIM, appelant.

*Mouck!

MOUCK, apparaissant au fond.

Seigneur !

SÉLIM.

Nous partons... Ta barque est-elle prête ?

MOUCK.

Oui, seigneur ; mais le jour encor ne paraît pas.

SÉLIM.

C'est la dernière fois qu'en ces lieux je m'arrête !

Viens, quittons ce repaire et sortons de Damas !

(Il entraîne Mouck. On les voit descendre au fond dans une barque et disparaître dans la nuit. Les fumeurs d'opium s'agitent et reprennent à demi-voix le chœur du commencement.)

O vapeur embaumée,

Enivrante fumée,

Subtil poison,

Emporte loin du monde
 Mon âme vagabonde
 Et ma raison!

 DEUXIÈME TABLEAU

Les ruines de Balbeck : à droite, un tombeau à demi enfoui dans les herbes ; à gauche, une citerne ; au fond, les hautes montagnes du Liban ; une clarté ardente illumine tout le paysage.

 SCÈNE PREMIÈRE.

MARGYANE, seule ; elle entre en scène portant sur son épaule un long vase d'argile.

Sous le feuillage épais
 Du cèdre et du platane,
 La sainte caravane
 Rêve et sommeille en paix.
 Et moi, je viens, ô fontaine sacrée!
 Puiser à ton flot endormi,
 Qui du pèlerin ami
 Rafratchit la lèvre altérée.

(Elle arrive près de la citerne et pose sa cruche sur le sable.)

I

Toi que n'atteint pas l'ardeur du soleil,
 Et dont l'eau dormante, immobile et pure,
 Des feux du midi ne craint pas l'injure,
 A ton froid cristal mon cœur est pareil.
 Ton asile frais, au simoun perfide,
 Demeure fermé,
 Et, semblable à toi, fontaine limpide,
 Je n'ai pas aimé!

II

Vienne un voyageur dont le sort fatal
 Ait, en ce désert, égaré la course,
 Tu l'appelleras, bienfaisante source!
 Mon cœur est pareil à ton froid cristal ;
 Je voudrais calmer cette soif qu'enflamme
 Le ciel dévorant,
 Et, semblable à toi, répandre mon âme
 Dans un cœur souffrant !

(Elle replace sa cruche sur son épaule et descend dans la citerne. Sélim paraît au fond et s'avance au milieu des ruines.)

SCÈNE II.

SÉLIM, puis MARGYANE.

SÉLIM.

Je ne puis aller plus loin! mes forces sont épuisées! ce soleil de feu me brûle le front et m'aveugle! un voile ardent m'environne! (Il se laisse tomber au pied d'un rocher.) O Dieu! me laisseras-tu mourir de soif dans ce désert?

MARGYANE, sortant de la citerne.

Tu as soif, dis-tu? Voici de l'eau.

SÉLIM.

Par Mahomet! c'est le ciel qui t'envoie!

MARGYANE.

Bois! (Elle penche sa cruche sur son bras et l'approche des lèvres de Sélim.)

SÉLIM, après avoir bu.

Sois béni! jeune fille; tu me rends à la vie!... (Margyane fait quelques pas pour s'éloigner.) Mais, ne me quitte pas ainsi! Donne-moi au moins le temps de te remercier.

MARGYANE.

Je reviendrai. (Elle s'éloigne rapidement et disparaît parmi les ruines.)

SCÈNE III.

SÉLIM, puis MOUCK.

SÉLIM, la suivant des yeux.

Angle du ciel! le son de ta voix à rafraîchi mon âme, comme cette eau pure à rafraîchi mes lèvres! La force me revient! je renaîs! (Il se soulève, et s'assied sur une pierre.)

MOUCK, paraissant au fond.

Seigneur Sélim!

SÉLIM, regardant autour de lui.

Repose-toi, mon cher Mouck! Nous voici arrivés, si je ne me trompe, au terme de notre voyage, et c'est parmi ces ruines que notre homme a promis de m'attendre.

MOUCK.

Hélas! j'ai bien peur que l'envoyé du seigneur Amgiad ne se soit moqué de vous, et qu'il ne vous ait attiré dans ce désert que pour vous y laisser mourir de soif et de faim!... En bonne conscience, seigneur, est-il fort raisonnable à vous de quitter votre palais de Damas, où l'on est à l'abri du froid, du chaud et des voleurs, pour venir chercher dans ces lieux sauvages un paradis enchanté?... Et si les rêves ont pour vous tant de charmes, n'aviez-vous pas à Damas un honnête ca-

baret où vous pouviez, chaque soir, vous enivrer, sans risque, de hatchich et d'opium ?

SÉLIM.

Il paraît que la faim délie ta langue, Mouck ; car tu ne m'avais pas parlé depuis le commencement de notre voyage.

MOUCK.

C'est par respect que je gardais le silence ; mais je ne puis me taire plus longtemps, et je vous dois la vérité : je vous ai toujours servi fidèlement, seigneur, et je suis prêt à donner ma vie pour la vôtre!... mais encore ne voudrais-je pas mourir pour des contes à dormir debout, et sur la foi d'un vieux derviche !

SÉLIM.

Rassure-toi, te dis-je : le génie Amgiad ne laisserait pas un imposteur abuser impunément de son nom, et le derviche tiendra sa promesse.

MOUCK.

Vous a-t-il promis aussi de nous apporter quelque bon plat ?

SÉLIM.

Hélas ! non.

MOUCK.

Alors, je n'ai plus qu'à me coucher sur le sable, et à attendre la mort.

SÉLIM.

Patience, encore un peu !

MOUCK.

Non, seigneur, non ! mes forces sont à bout !

COUPLETS.

Je demande
Qu'on me pende,
Plutôt que de voyager
Sans rien boire ni manger !

I

On prétend que le chameau,
Chargé du plus lourd fardeau,
Peut, huit jours, se passer d'eau ;
Moi, quand j'ai soif, je suis comme
Un tigre qui sort du bois,
Et je ne redeviens homme
Qu'à l'instant même où je bois.

Ah !

Je demande
Qu'on me pende,
Plutôt que de voyager
Sans rien boire ni manger !

II

On dit que certains serpents,
 Malgré leurs crocs et leurs dents,
 Ne mangent que tous les ans ;
 Moi, quand j'ai faim, je suis comme
 Un vrai lion déchaîné,
 Et je ne redeviens homme
 Que lorsque j'ai bien diné.

Ah !

Je demande
 Qu'on me pendre,
 Plutôt que de voyager
 Sans rien boire ni manger !

(Margyane paraît au fond, une corbeille à la main.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, MARGYANE.

MARGYANE, s'adressant à Mouck en souriant.

J'arrive à temps, je le vois, pour t'empêcher de mourir de soif et de faim ! Voici nos meilleurs fruits, et nos gâteaux de nais les plus frais, que j'apportais à ton maître.

MOUCK, s'emparant de la corbeille.

Dieu soit loué !

MARGYANE.

Que fais-tu ?

MOUCK.

Je suis sauvé ! (Il s'enfuit avec les provisions.)

SCÈNE V.

SÉLIM, MARGYANE.

SÉLIM.

Ne le trouble pas !... Le pauvre diable est affamé, et je puis assurer qu'il fera mieux que moi honneur à tes provisions. (avançant vers Margyane et lui tendant la main.) Permetts cependant que je te remercie... car tu ne m'en as pas laissé le temps ut à l'heure!...

MARGYANE.

Remercie Dieu, qui t'a conduit vers nous !

SÉLIM.

Une caravane est donc campée à l'ombre de ces arbres ?

MARGYANE.

Oui ; nous attendons le soir pour nous remettre en

marche !... Le chef de cette caravane est un ami de ma famille, et si tu veux que je te mène à lui, il te recevra bien !...

SÉLIM.

Merci, jeune fille ! je ne vais pas plus loin.

MARGYANE.

Tu restes en ce désert ?

SÉLIM.

Oui... mais, si je ne puis t'accompagner, permets au moins à mes rêves de te suivre !

MARGYANE.

Que veux-tu dire ?

SÉLIM.

Écarte ce voile jaloux qui me cache ton visage !

MARGYANE.

Seigneur !

SÉLIM.

Celle qui m'a sauvé me restera-t-elle étrangère ?

MARGYANE.

Qu'exiges-tu ?

D U O.

SÉLIM.

Oui, permets à ma main d'écarter en tremblant

Ce long voile blanc,

Dont les plis importuns dérobent à ma vue

Ta beauté radiense et ta grâce ingénue !

Avant de nous séparer,

Ah ! laisse-moi m'enivrer

De cette beauté divine

Que déjà mon cœur devine !...

MARGYANE.

Dieu nous fait une loi de dérober nos traits

Aux yeux indiscrets.

Notre beauté se doit à l'époux qui nous aime ;

N'exige pas de moi cet oubli de moi-même !

SÉLIM.

Laisse-moi te contempler

A genoux, et sans parler !

MARGYANE, à part.

Ah ! je sens mon cœur trembler !

SÉLIM.

Pardonne à mon délire !

Mais ce cœur n'est pas satisfait,

Si tu ne joins à ton bienfait

La douceur de ton sourire.

MARGYANE.

Tu le veux... j'obéis!

(Elle écarte son voile.)

SÉLIM.

O front pur et charmant!

O radieux enchantement!

Es-tu l'orgueil d'un autre monde?

Dévoiles-tu devant mes yeux

La péri des airs ou de l'onde?

Viens-tu de la terre ou des cieux?

MARGYANE.

Je ne suis qu'une pauvre fille;

Ma mère est morte! — Avec mon père je vivais

Dans Alep; — il n'est plus! — De toute ma famille

Un parent m'est resté. — C'est vers lui que je vais.

SÉLIM, la retenant.

Attends!

MARGYANE.

Non, non! — Adieu!

SÉLIM.

Que ton âme craintive

De cette ivresse fugitive

Me laisse au moins le souvenir!

Un baiser!...

(Il prend Margyane dans ses bras.)

MARGYANE.

Un baiser!... Dieu! je me sens mourir!

(Cherchant à se dégager des bras de Sélim.)

Quel charme encore

Retient mes pas!...

Ah! je t'implore,

Ne me suis pas!...

SÉLIM.

Ah! je t'implore,

Reste en mes bras!

Attends encore,

Ne me fuis pas!

MARGYANE.

Je dois, hélas!

Fuir de tes bras!

(Elle se dégage des bras de Sélim et s'enfuit. Amgiad paraît au fond. La nuit commence à tomber.)

SCÈNE VI.

SÉLIM, AMGIAD.

AMGIAD.

Holà! ami Sélim!

SÉLIM, se retournant vers Amgiad.

Ah! c'est toi? Tu t'es fait bien attendre!

AMGIAD, riant.

J'arrive encore trop tôt, à ce que je puis voir.

SÉLIM.

Pourquoi?

AMGIAD.

N'est-ce pas moi qui ai mis en fuite cette belle enfant ?

SÉLIM.

Je pourrais la rejoindre, si je le voulais !

AMGIAD.

Et tu ne le veux pas ?

SÉLIM.

Non ! j'étais fou ; c'était une de ces ivresses passagères qui surprennent le cœur, et qu'un moment suffit à dissiper... Je ne m'en souviens plus !

AMGIAD.

Prends garde!... C'est peut-être le bonheur qui vient de passer près de toi ! Ne le laisse pas t'échapper pour toujours !

SÉLIM.

Que m'importe !

AMGIAD.

Qui sait si le génie qui te protège n'avait pas lui-même placé cette jeune fille sur ton chemin pour tenter ton âme ? Je la connais. — Elle est innocente et pure autant que belle. — Tout ce que je venais t'offrir n'est peut-être rien en échange de la félicité qui t'attend auprès d'elle !

Il est un trésor
 Plus rare que l'or
 De toute la terre,
 Plus pur que le jour,
 C'est le doux mystère
 Qui s'appelle Amour !
 Par cet amour qui respire,
 En son divin sourire
 Laisse-toi charmer ;
 Peut-être son cœur recèle
 La brûlante étincelle
 Qui doit t'enflammer ;
 Par ce chaste cœur, peut-être,
 Sélim pourra connaître
 La douceur d'almer.

SÉLIM.

J'ai tenu ma parole. — C'est à toi de tenir la tienne.

AMGIAD.

Soit ! Les portes de ce tombeau vont s'ouvrir à ma voix, et tu seras libre alors de pénétrer dans le royaume mystérieux dont je t'ai parlé. Mais avant d'en franchir le seuil, avant de prendre possession de tes nouvelles richesses, souviens-toi que le cœur de l'homme est insatiable, que sa curiosité, une fois éveillée, n'est jamais satisfaite, et que le désir engendre le

désir ! Tu marcheras au milieu d'un ruissellement perpétuel d'hyacinthes, d'escarboucles, d'émeraudes, de rubis et de diamants. Les yeux éblouis, l'âme extasiée, pâle et chancelant sous la splendeur de tes visions, tu voudras plus encore... Tu appelleras Amgiad à ton aide, et sa toute-puissance se déclarera vaincue devant la folie inguérissable de ton âme !

SÉLIM.

Tes sages avis ne peuvent plus m'arrêter ! — Montre-moi le chemin ! — Je suis prêt.

AMGIAD.

Adieu donc ! (Il étend la main vers le tombeau, dont la porte s'ouvre aussitôt avec un bruit retentissant, répété au loin par des échos souterrains.)
Qu'Allah te protège ! (Il disparaît parmi les ruines.)

CHOEUR SOUTERRAIN.

Dans ce palais sombre,
Nous gardons pour toi
Des trésors sans nombre
Enfouis dans l'ombre.

Viens ! De ce palais tu seras le roi.

SÉLIM.

Vers ce mystérieux empire
Quelle invisible main m'attire ?

LE CHOEUR.

Viens, et commande en roi !

SÉLIM.

Allah ! veille sur moi !

(Sélim s'élance dans le tombeau ; les portes se referment avec fracas.)

SCÈNE VII.

MARGYANE, LES GENS DE LA CARAVANE.

CHOEUR.

Vers la ville sainte
Avançons sans crainte,
Sous l'éclat voilé
Du ciel étoilé !
Retrouvons la trace
Que le temps efface,
La trace des pas
Qui mènent là-bas !
Vers la ville sainte
Avançons sans crainte,
Sous l'éclat voilé
Du ciel étoilé.

MARGYANE.

Hélas ! il n'est plus là ! Mon cœur en vain l'appelle,
Et mes yeux le cherchent en vain !

Emportons loin d'ici le souvenir fidèle

De ce rêve sans lendemain !

(La caravane se met en marche.)

REPRISE DU CHOEUR.

Vers la ville sainte

Avançons sans crainte,

Sous l'éclat voilé

Du ciel étoilé !

(Les voix se perdent dans l'éloignement.)

SCÈNE VIII.

MOUCK, puis SÉLIM et AMGIAD.

MOUCK, paraissant au fond du théâtre.

Enfin, je suis debout ! Quel sommeil invincible

S'était appesanti sur moi !

Hélas ! me voilà seul en ce désert horrible,

Et je me sens mourir d'effroi !

(Un bruit sourd se fait entendre.)

D'où vient ce bruit de tonnerre

Qui, sous mes pas,

Fait trembler la terre ?

La porte du tombeau s'ouvre tout à coup pour livrer passage à Sélim. Mouck

tombe la face contre terre.)

Allah ! ne m'abandonne pas !

SÉLIM.

Mouck, est-ce toi ?

MOUCK, se relevant.

Cher maître, est-ce bien vous ?

SÉLIM.

Moi-même !

MOUCK.

Et qu'aviez-vous à faire avant l'heure suprême

En ce maudit tombeau ?

SÉLIM.

J'ai vu tout ce qu'un songe

Nous peut offrir, en son divin mensonge,

De plus étrange et de plus beau !

Mes yeux ont contemplé ce merveilleux empire,

Ce royaume inconnu, ces jardins enchantés,

Ces palais de cristal, de marbre et de porphyre,

Où ruisselaient à flots d'innombrables clartés !

Tout à coup de métaux précieux revêtues,

Comme des astres purs au sein du firmament,

Je vois devant mes pas surgir douze statues

Qu'un dieu tailla dans l'or et dans le diamant !

Seul, parmi ces chefs-d'œuvre, un piédestal est vide.

Il semble provoquer mes regards curieux ;

Et tandis que sur lui j'attache un œil avide,
 J'entends flotter dans l'air ces mots mystérieux :
 « La treizième statue absente est sans pareille,
 « L'or et le diamant sont moins rares encor ;
 « Le génie Amgiad t'offre cette merveille,
 « Qu'un roi ne paraît pas assez de son trésor !
 « Mais, toi-même, choisis une fille innocente !
 « Épouse-la, reviens avec elle en ces lieux,
 « Livre-la chaste et pure ! et la statue absente
 « Va, sur son piédestal, apparaître à tes yeux ! »

MOUCK.

N'avez-vous pas rêvé ?

SELIM.

Non, ce n'est pas un rêve !

Le piédestal encore à mes regards se lève,
 J'entends encor ces voix retentir !

MOUCK.

Par Allah !

Nous n'en sommes pas plus avancés pour cela !
 Et la fille candide, innocente et jolie
 Que vous demande le génie
 N'est pas facile à rencontrer !

AMGIAD, réparaissant au milieu des ruines.

Mouck a raison ; mais, moi, je puis te la livrer !...

SELIM.

Toi ?...

AMGIAD.

Jure qu'en tes bras elle restera pure,
 Et tu la connaîtras.

SELIM.

Il suffit, je le jure !

Et qu'un éternel châtement

Me frappe si je manque à tenir mon serment !

AMGIAD.

Tu le jures ?

SELIM.

Oui, je le jure !

AMGIAD.

Invisibles esprits, maîtres de la nature,
 Soyez témoins de son serment !

AMGIAD ET LE CHOEUR SOUTERRAIN.

Tremble, si ton cœur oublie

La promesse qui te lie !

Un éternel châtement

A qui trahit son serment !

SELIM.

Ne craignez pas que j'oublie

La promesse qui me lie !

Un éternel châtement

Si je manque à mon serment.

MOUCK.

La promesse qui nous lie

Est une insigne folie !
 J'ai grand'peur du châtement,
 Du génie et du serment.

AMGIAD.

Pour La Mecque avec lui, sois donc prêt tout à l'heure
 A partir !

MOUCK.

Avec moi !

SÉLIM.

C'est bien !

AMGIAD.

Vers la demeure

Du vieux Kaloum-Barouch on guidera vos pas ;
 Tu lui demanderas sa nièce en mariage,
 Et s'il résiste, je m'engage
 A l'arracher moi-même de ses bras !
 Oublie alors qu'elle est ta femme,
 Ferme bien tes yeux et ton âme,
 Et si tu faiblissais !...

SÉLIM.

Je ne faiblirai pas !

En douter, c'est me faire injure !

AMGIAD.

Tu le jures ?

SÉLIM.

Oui, je le jure !

Et qu'un éternel châtement

Me frappe si je manque à tenir mon serment !...

AMGIAD ET LE CHOEUR SOUTERRAIN.

Tremble, si ton cœur oublie

La promesse qui te lie !

Un éternel châtement

A qui trahit son serment !

SÉLIM.

Ne craignez pas que j'oublie

La promesse qui me lie !

Un éternel châtement

Si je manque à mon serment !

MOUCK.

La promesse qui nous lie

Est une insigne folie !

J'ai grand'peur du châtement,

Du génie et du serment !

(Sélim entraîne Mouck.)

ACTE DEUXIÈME.

La cour intérieure de la maison de Kaloum-Barouch, à La Mecque :
portes latérales conduisant aux appartements; portes au fond,
conduisant au dehors.

SCÈNE PREMIÈRE

VOISINS et AMIS DE KALOUM-BAROUC, puis KALOUM-BAROUC.

(Quelques voisins sont en scène, d'autres entrent par le fond.)

DEMI-CHOEUR.

Bonjour, voisins!

DEMI-CHOEUR.

Voisins, bonjour!

DIFFÉRENTS GROUPES.

Bonjour! bonjour! bonjour! bonjour!

DEMI-CHOEUR.

Savez-vous pour quelle affaire
Notre voisin et compère
Nous rassemble au point du jour?

DEMI-CHOEUR.

Voici Kaloum-Barouch lui-même,
Qui va nous tirer de souci.

LE CHOEUR.

Le voici! le voici!
KALOUM-BAROUC, entrant par la gauche.
Amis et voisins que j'aime,
Salut à vous, et merci!

LE CHOEUR.

Bonjour, voisin!

KALOUM-BAROUC.

Voisins, bonjour!
Apprenez pour quelle affaire
Votre voisin et compère

Vous rassemble au point du jour !
 Savez-vous qu'il m'arrive une nièce accomplie ?

LE CHOEUR.

Non !

KALOU-M-BAROUCH.

Eh bien, je vous l'apprends. — Elle est jeune et jolie !

LE CHOEUR.

Bon !

KALOU-M-BAROUCH.

Dès le premier instant, elle a ravi mon âme !

LE CHOEUR.

Ah !

KALOU-M-BAROUCH.

J'ai formé le dessein de la prendre pour femme.

LE CHOEUR.

Bah !

KALOU-M-BAROUCH.

D'une épouse, au marché, j'aurais pu faire emplette.

LE CHOEUR.

Oui !

KALOU-M-BAROUCH.

Mais ce que j'ai pour rien, faut-il que je l'achète ?

LE CHOEUR.

Fi !

KALOU-M-BAROUCH.

Parlez-moi franchement, c'est ce que je désire.

LE CHOEUR.

Bien !

KALOU-M-BAROUCH.

Que me conseillez-vous, et qu'avez-vous à dire ?

LE CHOEUR.

Rien !

KALOU-M-BAROUCH.

Souffrez donc que je vous invite.

LE CHOEUR.

Permettez qu'on vous félicite.

KALOU-M-BAROUCH.

Je vous attends pour le repas.

LE CHOEUR.

Nous y serons, n'en doutez pas !

LA STATUE.

KALOUM-BAROUC.

De mon choix je me félicite,
A la noce je vous invite,
Je vous attends pour le repas,
Mes chers voisins, n'y manquez pas !

LE CHŒUR.

Permettez qu'on vous félicite,
Pour la noce, préparez vite
Et la musique et le repas,
Vos amis n'y manqueront pas !

SCÈNE II.

LES MÊMES, MOUCK.

MOUCK, paraissant à la porte du fond.

Pardon !

KALOUM-BAROUC.

Hein?... Qui vient là ?

MOUCK.

L'un de vous est peut-être

Kaloum-Barouch ?

KALOUM-BAROUC.

C'est moi !

MOUCK.

Je suis Mouck, fils de Mouck, et Sélim est mon maître.

KALOUM-BAROUC.

Que me veut-il ?.. Explique-toi !

MOUCK.

Je vous souhaite une longue vieillesse,
Et le bonheur et la sagesse.

KALOUM-BAROUC.

Après ?

LE CHŒUR.

Après ?

MOUCK.

De Damas il vient tout exprès
Pour épouser votre nièce.

KALOUM-BAROUC.

Plait-il ?... Épouser ma nièce ?

LE CHŒUR.

Épouser sa nièce !

KALOUM-BAROUC.

Hors d'ici, mauvais plaisant!

LE CHOEUR.

Hors d'ici, mauvais plaisant!

KALOUM-BAROUC.

Ou je châtrai ton audace!

LE CHOEUR.

Ou nous châtrons ton audace!

MOUCK.

Quoi! l'on me chasse!

KALOUM-BAROUC.

Oui, je te chasse!

LE CHOEUR.

Oui, l'on te chasse!

MOUCK.

Et quelle injure, de grâce,
Vous fait mon maître en l'épousant?

KALOUM-BAROUC ET LE CHOEUR.

Hors d'ici, mauvais plaisant!

(Kalom-Barouch et ses amis s'arment de bâtons.)

MOUCK.

Quel démon vous possède?

KALOUM-BAROUC ET LE CHOEUR.

Ton dos va le savoir!

MOUCK, cherchant à parer les coups de bâton.
Au secours! au meurtre! à l'aide!...

KALOUM-BAROUC ET LE CHOEUR, chassant Mouck.

Hors d'ici, coquin!... Bonsoir!

(Mouck se sauve par le fond.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, moins MOUCK.

KALOUM-BAROUC.

Ah! je suffoque de colère!
Quelqu'ennemi, la chose est claire,
A voulu se moquer de moi!

LE CHOEUR.

Il n'y reviendra plus, je croi.

KALOUM-BAROUC.

Dans ma demeure,
Avant une heure,

Revenez tous!

LA STATUE.

LE CHŒUR.

Nous y serons. Comptez sur nous !

KALOU-MBAROUCH.

De mon choix je me félicite,
 A la noce je vous invite ;
 Je vous attends pour le repas,
 Mes chers voisins, n'y manquez pas !

LE CHŒUR.

Permettez qu'on vous félicite ;
 Pour la noce, préparez vite
 Et la musique et le repas,
 Vos amis n'y manqueront pas !

(Kaloum-Barouch reconduit ses amis jusqu'à la porte du foud.)

SCÈNE IV.

KALOU-MBAROUCH, puis ALI.

KALOU-MBAROUCH.

Ce Mouck, fils de Mouck, est certainement un coquin ; car, comment supposer que son maître soit venu tout exprès de Damas pour épouser ma nièce, qui n'a jamais été à Damas?... Hâtons-nous d'instruire Margyane de mes résolutions et de conclure mon mariage... Ali !

ALI, entrant en scène.

Seigneur ?

KALOU-MBAROUCH.

Étends une natte à l'ombre... (Ali place une natte à gauche, sur le devant du théâtre.) Bien !... Pose ces coussins sur cette natte. (Ali obéit.) Bien ! (Il s'assied sur les coussins.) Donne-moi une pipe. (Ali lui donne une longue pipe turque.) Bien !... Maintenant, va dire à ma nièce que je veux lui parler ! (Ali sort par la droite.) Ce Mouck, fils de Mouck, me donne une vague inquiétude... Comment la fille de mon frère, qui est d'Alep, connaît-elle son maître, qui est de Damas ?

SCÈNE V.

KALOU-MBAROUCH, MARGYANE.

MARGYANE, entrant.

Vous désirez me parler ?

KALOU-MBAROUCH.

Oui, approche. (Margyane obéit.) Bien ! tes joues sont fraîches

comme l'aurore, et tes yeux brillent comme les étoiles... Tu n'es jamais allée à Damas?

MARGYANE.

Jamais.

KALOU-MBAROUCH.

C'est ce que je disais... Je vais t'annoncer une nouvelle qui te comblera de joie : dans la lettre que ton père t'a remise pour moi, à son lit de mort, il y a ces mots : « Je te confie Margyane, ma fille bien-aimée ; c'est la plus pure, la plus sage, la plus vertueuse créature qui soit jamais sortie des mains de Dieu!... Veille sur son bonheur, comme je l'aurais fait moi-même, et donne-lui un époux qui soit digne d'elle!... »

MARGYANE.

Bon père!

KALOU-MBAROUCH.

Je ne tromperai pas sa confiance... J'ai cherché depuis hier un époux qui fût digne de toi, et je l'ai trouvé.

MARGYANE.

Quoi! ne me serait-il pas permis de passer quelques jours près de vous, avant d'entrer pour jamais dans une maison étrangère?

KALOU-MBAROUCH.

Rassure-toi, chère enfant. L'affection que tu me témoignes me confirme dans mon projet... et j'entends que tu ne me quitte plus.

MARGYANE.

Que voulez-vous dire?

KALOU-MBAROUCH.

Cet époux que je te destine, c'est moi!

MARGYANE.

Vous?...

KALOU-MBAROUCH.

Je ne pouvais, je crois, t'en trouver un plus digne... Je fais le commerce des olives et je gagne beaucoup d'argent... Eh bien, te voilà contente, j'espère?... Pourquoi gardes-tu le silence? Es-tu muette? Si ce mariage ne te sourit pas, tu peux t'en expliquer librement; je n'ai pas le dessein de forcer ta volonté.

MARGYANE.

Que vous êtes bon!

KALOU-MBAROUCH.

Voyons, parle... je t'écoute.

MARGYANE.

Puisque vous le voulez, je vous avouerai...

KALOU-MBAROUCH.

Quoi?

MARGYANE.

Que j'avais rêvé un époux...

KALOUM-BAROUC.

Eh bien?

MARGYANE.

Qui ne vous ressemblait pas.

KALOUM-BAROUC.

Et à quoi ressemblait-il donc ?

MARGYANE.

I.

Son front portait de la jeunesse
 La mâle beauté.
 Ses traits respiraient la noblesse,
 Ses yeux la fierté.
 Je devinais dans son sourire,
 Plus tendre et plus doux,
 Ce que ses lèvres allaient dire...
 Ce n'était pas vous !

KALOUM-BAROUC, posant sa pipe et se levant.

Oui!...

MARGYANE.

II.

Son regard, comme une caresse,
 Se posait sur moi!
 Mon cœur, plein d'une vague ivresse,
 Lui donnait sa foi !
 Je livrais ma vie et mon âme
 A ce jeune époux ;
 J'étais fière d'être sa femme...
 Ce n'était pas vous,

KALOUM-BAROUC.

Ah! ce n'était pas moi!... Eh bien; j'entends que ce soit
 moi, entendez-vous, ma nièce ?

MARGYANE.

Quoi!... Ne m'avez-vous pas dit?...

KALOUM-BAROUC.

J'ai dit que je ferais votre bonheur, et je le ferai en dépit de
 vous-même et de vos sottis rêveries!... Je suis le chef de la
 famille, et à ce titre...

MARGYANE.

Cela suffit! Il n'était pas besoin de tendre un piège à mes
 aveux... Mon père, en me confiant à vous, m'a imposé le
 devoir de vous obéir, et vos ordres sont sacrés pour moi.

KALOUM-BAROUC.

A la bonne heure!... Rentrez dans votre appartement et
 habillez-vous pour la noce... Nos amis viendront nous prendre
 tout à l'heure pour nous conduire chez le cadi.

MARGYANE.

Quoi!... c'est aujourd'hui?...

KALOU-MBAROUCH.

Ce matin même.

MARGYANE.

J'obéirai !... (A part.) Hélas !... (Elle sort par la droite.)

SCÈNE VI.

KALOU-MBAROUCH, puis AMGIAD.

KALOU-MBAROUCH.

Ah ! ce n'était pas moi !... Voyez un peu cette impertinente !... Comme si je n'en valais pas un autre !...

LA VOIX D'AMGIAD, dans la coulisse.

Portez ce voile et ces bijoux chez ma nièce.

KALOU-MBAROUCH.

Hein ?

LA VOIX D'AMGIAD.

Vous préparerez un repas splendide et m'amènerez des musiciens et des almées.

KALOU-MBAROUCH.

Qui diable se permet de donner des ordres dans ma maison ? (Il se dirige vers la gauche et se rencontre nez à nez avec Amgiad, exactement habillé comme lui.)

DUO.

KALOU-MBAROUCH, reculant.

Holà !

AMGIAD.

Qui va là ?

KALOU-MBAROUCH.

Par Allah !

Que vois-je là ?

AMGIAD, à part.

Nous y voilà !

KALOU-MBAROUCH.

Quel nuage trouble ma vue ?...

AMGIAD, à part.

Amusons-nous de son étonnement !...

KALOU-MBAROUCH.

Assurément,

J'ai la berlue !

AMGIAD.

Que fais-tu là ?

KALOU-MBAROUCH.

Par Allah !

Quel homme est-ce là ?

KALOU-MBAROUCH.

Mon œil se trouble !

Y vois-je double ?

Il est, ma foi,
 Semblable à moi!
 C'est ma figure,
 C'est ma tournure,
 Mon pied, mon bras !
 Allah ! je tremble !
 Il me ressemble
 Du haut en bas !

AMGIAD.

Son œil se trouble !
 Il y voit double !
 A peine il croit
 A ce qu'il voit !
 J'ai sa figure,
 J'ai sa tournure,
 Son pied, son bras ;
 Mon homme tremble :
 Je lui ressemble
 Du haut en bas !

AMGIAD.

Çà, que fais-tu chez moi ?

KALOUM-BAROUCHE.

Chez toi ?...

AMGIAD.

Sans doute.

KALOUM-BAROUCHE.

Cette maison est donc à toi ?

AMGIAD.

Assurément !

KALOUM-BAROUCHE, à part.

J'écoute

Et je demeure coi !

AMGIAD.

Parle, d'où vient donc ta surprise ?

KALOUM-BAROUCHE.

Le maître de cette maison

N'est pas Kaloum-Barouch ?

AMGIAD.

En effet, c'est mon nom !

KALOUM-BAROUCHE.

Ton nom ?

AMGIAD.

Mon nom.

KALOUM-BAROUCHE.

Par quel démon

Ma place est-elle prise ?

AMGIAD.

Kaloum-Barouch est mon nom,

Et je suis dans ma maison !

KALOUM-BAROUCHE, à part.

Il me vole ma maison,

Ma ressemblance et mon nom !...

Qui parle de voleurs ?

AMGIAD.

KALOUM-BAROUC.

Hein ?

AMGIAD.

Serais-tu du nombre ?

KALOUM-BAROUC.

Mahomet!... voici du nouveau!

AMGIAD.

Tu dis ?

KALOUM-BAROUC.

Serait-ce mon ombre ?

AMGIAD.

Plait-il ?

KALOUM-BAROUC.

Plait-il ?

AMGIAD.

Plait-il ?

KALOUM-BAROUC, à part.

Serait-ce mon écho ?

ENSEMBLE,

KALOUM-BAROUC, à part.

Mon œil se trouble!

Y vois-je double? etc.

AMGIAD, à part.

Son œil se trouble!

Il y voit double! etc.

KALOUM-BAROUC.

Je confondrai ton imposture!

Je suis Kaloum-Barouch!

AMGIAD.

Toi ?

KALOUM-BAROUC.

Moi!

Le seul Kaloum-Barouch, je croi,

Qui fût jamais dans la nature!...

AMGIAD.

Cet homme est fou, la chose est sûre!

KALOUM-BAROUC.

Quoi! tu prétends...

AMGIAD.

Baisse le ton,

Ou je vais, à coups de bâton,

Comme Mouck, fils de Mouck, te mettre à la raison!

KALOUM-BAROUC.

Mouck!

AMGIAD.

Un drôle de ton espèce,

Qui voulait m'enlever ma nièce,

Et que j'ai, ce matin, chassé de ma maison! ..

LA STATUE.

KALOU-M-BAROUCH.

Toi ?...

AMGIAD.

Moi !... la chose est bien certaine.

KALOU-M-BAROUCH.

Et sans doute, poussant l'audace jusqu'au bout,
Tu prétends épouser ma nièce ?

AMGIAD.

Non, la mienne !

KALOU-M-BAROUCH.

Holà ! je dors debout !...

AMGIAD.

Écoute, et tu vas reconnaître
Si je suis en effet ce que je prétends être !...

KALOU-M-BAROUCH.

Toi ?...

AMGIAD.

Moi. Je suis brutal de mon tempérament,
Et d'une sordide avarice ;
Hypocrite, rusé, menteur, plein de malice,
Traître, poltron, voleur, libertin et gourmand...
Suis-je Kalou-M-Barouch, cette fois ?

KALOU-M-BAROUCH, à part.

J'en suis blême !...

Il est Kalou-M-Barouch plus encor que moi-même !

ENSEMBLE.

KALOU-M-BAROUCH.

Dieu puissant !
Tout mon sang
Se glace !

Voir ici
Prendre ainsi
Ma place !
Ce démon
Trouble mon
Courage !

Je blêmis
Et frémis
De rage !
Dieu puissant !
Tout mon sang
Se glace !

Voir ici
Prendre ainsi
Ma place !

AMGIAD.

Bien ! va-t'en !
Et pas tant

D'audace,
 Ou d'ici
 Ce bras-ci
 Te chasse.
 (A part.)
 Le bâton
 Trouble son
 Courage!
 Il blémit
 Et frémit
 De rage!
 (Haut.)
 Bien! va-t'en!
 Et pas tant
 D'audace!
 Ou d'ici
 Ce bras-ci
 Te chasse!

KALOUM-BAROUCI.

Ali!... Yousouf!... Ahmed!...

AMGIAD.

Ahmed!... Yousouf!... Ali!...

KALOUM-BAROUCI.

Au secours!...

AMGIAD.

A moi!.. (Ali se précipite en scène, suivi de quelques esclaves.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ALI, ESCLAVES.

AMGIAD ET KALOUM-BAROUCI, ensemble.

Emparez-vous de cet imposteur et jetez-le à la porte!... (Ali et les esclaves se regardent sans répondre.) Vous hésitez, lâches!

ALI.

Et lequel assommer, seigneur? Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau!...

KALOUM-BAROUCI.

Si vous ne m'obéissez pas, je vous fais tous pendre!

AMGIAD.

Ce doit être un jour de fête pour tout le monde! Partagez-vous cette bourse! (Il jette une bourse aux esclaves.)

ALI.

Ma foi, dans le doute, le Kalo m-Barouch aux sequins

vaut mieux que le Kaloum-Barouch aux coups de bâton. (Remerciant Amgiad.) Vive Kaloum-Barouch!

LES ESCLAVES.

Vive Kaloum-Barouch! (Ils se partagent la bourse d'Amgiad.)

KALOUM BAROUCHE, furieux.

Ah! traitres!... Ah! scélérats!...

ALI ET LES ESCLAVES.

Hors d'ici le sorcier!... Hors d'ici le magicien!...

AMGIAD, indiquant la gauche.

Allez!... (Les esclaves entraînent Kaloum-Barouch, qui se débat vainement au milieu d'eux.) Cet imbécile, avec son sot mariage, allait déranger tous mes plans; il était temps que j'intervinsse!... (Sélim et Mouck paraissent sur le seuil de la porte du fond.)

SCÈNE VIII.

AMGIAD, SÉLIM, MOUCK.

MOUCK, se cachant derrière Sélim en montrant Amgiad.

Le voilà!

SÉLIM.

C'est bien! (A Amgiad.) N'es-tu pas Kaloum-Barouch?

AMGIAD.

En effet!

SÉLIM, montrant Mouck.

Reconnais-tu cet honnête serviteur?

AMGIAD.

Parfaitement.

SÉLIM.

Et me diras-tu pourquoi tu l'as si fort maltraité?

AMGIAD.

Maltraité?... Ton serviteur aura voulu se moquer de toi.

MOUCK.

Plait-il?

AMGIAD.

Nous l'avons reçu à bras ouverts.

MOUCK.

A poings fermés!

AMGIAD.

Ne venait-il pas me demander en ton nom la main de ma nièce?

SÉLIM.

Oui.

AMGIAD.

Eh bien, je t'ai fait répondre que je te l'accordais avec plaisir.

SÉLIM, à Mouck.

Qu'est-ce que cela signifie?

MOUCK, à part.

Oh ! le vieux coquin !

ANGIAD.

Je sais qui tu es, ami Sélim, et d'où tu viens. J'ai connu ton père dans ma jeunesse, et je me réjouis de voir chez moi le fils de mon ami. Ta visite, d'ailleurs, m'était annoncée ; je t'attendais... Repose-toi un moment sur ces coussins. Je vais chercher ma nièce et te la présenter moi-même... Elle sera ta femme avant la fin du jour. (Il sort.)

SCÈNE IX.

SÉLIM, MOUCK.

SÉLIM.

Sais-tu ce que tu mériterais?

MOUCK.

Je vous jure, seigneur, que je vous ai dit l'exacte vérité.

SÉLIM.

L'accueil que je reçois ici ne prouve-t-il pas le contraire ?

MOUCK.

J'ignore ce que cela veut dire ; mais, aussi vrai que je vous parle, j'ai été battu, ce qu'on appelle battu !... Ne sais-je plus ce que c'est que d'être battu ?

SÉLIM.

Avoue plutôt que tu t'es enivré !

MOUCK.

Un bâton est un bâton, cependant.

SÉLIM.

C'est bon ! Je te pardonne pour cette fois, mais n'y reviens pas.

MOUCK, à part.

J'enrage d'avoir tort quand j'ai raison ! (Haut.) Il faut que le derviche ait passé par ici ! Et comme il s'est engagé à vous faire épouser la jeune fille, il faut croire qu'il sera arrivé à temps pour changer les résolutions de ce vieux fou.

SÉLIM.

Que Kaloum-Barouch me permette d'emmener sa nièce dès ce soir, c'est tout ce que je demande.

MOUCK.

Pauvre fille !

SÉLIM, gaiement.

Eh bien, quoi ? Ne vas-tu pas t'apitoyer sur son sort ? La voilà bien à plaindre, vraiment, de devenir la femme d'un génie

supérieur à l'humanité!... Quelle fille ne voudrait être à sa place?

MOUCK.

Comme il vous plaira, seigneur!... mais ce qu'on connaît vaut mieux que ce qu'on ne connaît pas. Un homme est un homme, et l'on ne sait ce que c'est qu'un génie. Quant à moi, si j'eusse été fille... (le ciel en a ordonné autrement, et je l'en remercie), je vous réponds que le seigneur Amgiad m'aurait fait une belle peur!

SÉLIM.

N'importe! Il sera content de moi!

MOUCK.

Et serez-vous bien content de vous-même, seigneur, quand vous lui aurez livré cette pauvre fille en échange d'une statue que nous n'avons jamais vue? Quel métier faites-vous là, je vous prie, d'épouser une femme pour la donner à un autre? Est-il honnête de se moquer ainsi du mariage et d'aller de soi-même au-devant d'un affront dont tous les autres maris ont si grand'peur?

SÉLIM, riant.

Que veux-tu, mon cher Mouck!... J'ai promis.

MOUCK.

Jolie promesse, en effet, et dont je me soucierais bien à votre place, si la fille était de mon goût!

SÉLIM.

Elle serait belle comme le jour que je n'hésiterais pas à tenir ma parole!

MOUCK.

Quelle rage vous tient donc aussi de posséder cette treizième statue? Les autres auraient dû vous suffire.

SÉLIM.

C'est celle-là seulement que je désire, c'est celle-là que je veux!

MOUCK.

Le démon de la curiosité vous perdra.

SÉLIM.

C'est lui qui me rattache à la vie.

MOUCK.

L'amour en eût fait autant si vous l'aviez voulu...

SÉLIM.

Près d'une seule femme, peut-être, j'ai senti mon cœur battre!... et sa beauté, un moment entrevue, a laissé dans mon âme comme un vague regret.

MOUCK.

Ne parlez-vous pas de cette jeune inconnue qui nous sauva de la soif et de la faim au milieu du désert?

SÉLIM.

Oui.

CAVATINE.

Comme l'aube nouvelle épanchant sur les grèves
 Un rayon limpide et vermeil,
 Telle, ô jeune beauté, tu passes dans mes rêves
 Pour t'évanouir au réveil!

O front charmant ! image enchanteresse !
 Ange de pureté !...

Je te revois livrant à mon ivresse
 Ton cœur et ta beauté!

Un doux baiser de ton âme innocente
 Trouble le calme heureux ;

Et tu t'enfuis, confuse et rougissante,
 De mes bras amoureux !

Comme l'aube nouvelle épanchant sur les grèves
 Un rayon limpide et vermeil,
 Telle, ô jeune beauté, tu passes dans mes rêves,
 Pour t'évanouit au réveil!

Vaine chimère,
 Ombre éphémère,

C'est toi qui berces mon sommeil !

MOUCK.

Et pourquoi l'avoir laissée s'échapper de vos bras ?

SÉLIM.

Ne songeons plus à cela, et hâte-toi d'exécuter mes ordres.
 Un palanquin pour celle qui va devenir ma femme, et des
 chevaux pour nous ! Nous partirons ce soir. La voici !

SCÈNE X.

LES MÊMES, AMGIAD, MARGYANE, couverte du voile nuptial.

AMGIAD, à Margyane.

Suis-moi, te dis-je, et ne crains rien. Lève tes yeux sous
 ton voile, et regarde ce jeune seigneur.

MARGYANE, à demi-voix.

Ciel !

AMGIAD.

C'est lui qui t'épouse !

MARGYANE, de même.

Que dites-vous ?

AMGIAD, de même.

Je dis que mon amour n'était qu'une épreuve à laquelle
 j'ai voulu soumettre ton obéissance.

MARGYANE, avec joie.

Ah !

ANGYAD.

Seigneur Sélim, voici ta femme!... Quand le cadi aura consacré votre union, tu pourras l'emmener dans ton pays. Mais permets-lui, jusque-là, de rester voilée, selon l'usage, pour toi comme pour tous.

SÉLIM, avec indifférence.

Soit! (S'approchant de Margyane.) Consens-tu à me suivre?

MARGYANE.

Oui.

MOUCK, bas à Sélim.

Je crois qu'elle y regarderait à deux fois, si elle savait...

SÉLIM.

Tais-toi!

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ALI, LES AMIS DE KALOUM-BAROUC, ESCLAVES.

ALI, entrant par le fond.

Voici vos amis!

ANGIAD.

Bien!

(Les amis de Kaloum-Barouch entrent par le fond, vêtus d'habits de fête. —

Des esclaves entrent de différents côtés.)

MOUCK, à part.

Je reconnais les drôles

Qui m'ont si bien, tantôt, caressé les épaules!

LE CHOEUR.

Il est midi,

Sans plus attendre

Il faut nous rendre

Chez le cadi.

ANGIAD, prenant les amis de Kaloum-Barouch à part, tandis que des femmes esclaves achèvent de parer Margyane et que Sélim s'entretient avec Mouck.)

Apprenez, mes amis, que j'ai changé d'idée...

LE CHOEUR.

Ah!

ANGIAD, montrant Sélim.

A ce jeune seigneur ma nièce est accordée.

LE CHOEUR.

Bah!

ANGIAD.

Par de riches présents il a su me séduire.

LE CHOEUR.

Bien!

ANGIAD,

Qu'y trouvez-vous de mal et qu'avez-vous à dire?

LE CHOEUR.

Rien!

AMGIAD.

Suivez-moi donc, et faites-nous cortège!

LE CHOEUR.

Qu'Allah tout-puissant les protège!

Il est midi,
Sans plus attendre,
Il faut nous rendre
Chez le cadi!

(Sélim, Amgiad et Margyane sortent par le fond, précédés des femmes esclaves, et suivis des amis de Kaloum-Barouch. — Mouck reste en scène avec Ali et quelques esclaves.)

SCÈNE XII.

MOUCK, ALI, ESCLAVES.

ALI, aux esclaves restés en scène.

Apportez des nattes et des coussins, vous autres, et préparez tout pour la noce!... (Les esclaves vont et viennent, disposent des coussins, des guirlandes de fleurs, etc.)

MOUCK, s'approchant d'Ali. •

Y a-t-il un bon cuisinier, dans cette maison?

ALI.

Tu es encore là, toi?

MOUCK.

Ma foi, oui; j'ai pensé que je pouvais me rendre utile, et j'ai voulu t'offrir mes services.

ALI.

Quels services?

MOUCK.

Je sais préparer le *pilau* d'une façon supérieure.

ALI.

Crois-tu qu'on ne sache pas le préparer à La Mecque comme à Damas?

MOUCK.

Damas est la première ville du monde pour la cuisine:

ALI.

Oui! Et comment donne-t-on les coups de bâton, à Damas?

MOUCK.

Comme à La Mecque!... Tu n'as qu'à venir nous voir, et je t'en promets un échantillon.

ALI.

Merci!

MOUCK.

A ce propos, dis-moi donc un peu si le seigneur Kaloum-Barouch est fou?

ALI.

Fou!

MOUCK.

Ne prétend-il pas que les coups de bâton de ce matin ne sont qu'un rêve de mon imagination?... J'ai vu le moment où mon maître allait me battre pour me faire avouer que je n'avais pas été battu.

ALI.

Que veux-tu? Les maîtres sont les maîtres!

MOUCK.

Le tien n'est pas d'un commerce agréable!

ALI.

Quel commerce?... Le commerce des olives?

MOUCK.

Plait-il?

ALI.

Mon maître est marchand d'olives.

MOUCK.

Eh bien?

ALI.

Eh bien!... Ce n'est pas un mauvais commerce.

MOUCK.

Qui te parle de cela?... J'entends le commerce de la vie.

ALI.

C'est autre chose... Mais je perds le temps à bavarder, et rien n'est encore prêt pour recevoir nos gens!... Adieu!

MOUCK.

Bonsoir! (Ali sort.)

SCÈNE XIII.

MOUCK, puis KALOUM-BAROUC et GENS DE JUSTICE.

MOUCK.

Ils ne sont pas intelligents, à La Mecque!... C'est égal!... la maison me paraît bonne, et je m'y serais reposé volontiers. A quoi pense mon maître, de vouloir repartir ce soir même!... La peste soit des voyages, des derviches, des génies et des statues! (Kaloum-Barouch entre avec précaution par la gauche. Il est suivi des gens de justice.)

KALOUM-BAROUC.

Ne faisons pas de bruit et tâchons de le surprendre!

MOUCK, se retournant.

Hein?

KALOUM-BAROUC.

Ah! ah!... C'est encore toi, coquin?

MOUCK.

Plait-il?

KALOUM-BAROUC.

Que fais-tu ici? Parle.

MOUCK.

J'attends que les autres reviennent.

KALOUM-BAROUC.

Quels autres?

MOUCK.

Les gens de la noce.

KALOUM-BAROUC.

Quelle noce?

MOUCK.

La noce de votre nièce et de mon maître!

KALOUM-BAROUC.

Ton maître épouse ma nièce?

MOUCK.

Ah ça! décidément, vous moquez-vous du monde, ou si vous perdez la tête?

KALOUM-BAROUC.

Sois tranquille!... je te ferai mourir sous le bâton, insolent!

MOUCK.

Ah! ah!... Vous y revenez, maintenant?

KALOUM-BAROUC, aux gens de justice.

Emparez-vous de lui!...

MOUCK.

Par Mahomet! suis-je dans une maison de fous?... Serviteur! (Il échappe aux gens de justice et se sauve à toutes jambes.)

SCÈNE XIV.

KALOUM-BAROUC, LES GENS DE JUSTICE, puis AMGIAD.

KALOUM-BAROUC.

Comment, maladroits, vous le laissez échapper!... Fermons toutes les portes, et si le sorcier nous tombe sous la main...

AMGIAD, paraissant sur la terrasse à droite.

Qu'y a-t-il, et pourquoi ce tapage?

KALOUM-BAROUC.

C'est lui!...

AMGIAD.

Est-ce ainsi que doit se conduire un oncle qui marie sa nièce?

KALOUM-BAROUC.

Vous l'entendez!...

AMGIAD.

A quoi bon des gens de justice?... Et qu'en prétends-tu faire?

KALOU-M-BAROUCH.

Tu le sauras tout à l'heure.

AMGIAD.

Écoute!... Nos jeunes époux vont revenir ici... promets-moi de leur faire bon visage, et je te cède la place.

KALOU-M-BAROUCH.

Je te promets de te faire pendre, et plus tôt que tu ne penses!

AMGIAD.

Oui?

KALOU-M-BAROUCH.

Oui.

AMGIAD.

Ne trouve donc pas mauvais que j'évite un scandale qui troublerait la joie de cette fête de famille; et puisque tu ne veux pas redevenir oncle, consens à remplacer, avec ces braves gens, des musiciens que j'attendais et qui ne sont pas venus.

KALOU-M-BAROUCH.

Ah! tu veux de la musique!...

AMGIAD, étendant le bras vers Kaloum-Barouch et les gens de justice.

Soyez et ne soyez plus!... (Kaloum-Barouch et les gens de justice sont métamorphosés en musiciens, et se mettent immédiatement à chanter, en s'accompagnant de divers instruments.)

KALOU-M-BAROUCH ET LES GENS DE JUSTICE.

Loin d'ici les soins jaloux!
 Chantons les nouveaux époux!
 Quelle soit toujours belle!
 Qu'il n'aime jamais qu'elle!
 Loin d'ici les soins jaloux!
 Chantons les nouveaux époux!

SCÈNE XV.

LES MÊMES, SÉLIM, MARGYANE, ALI, AMIS DE KALOU-M-BAROUCH,
 ESCLAVES, ALMÉES, puis MOUCK.

(Le cortège entre par la porte du fond et se range autour de la cour. — Kaloum-Barouch et les gens de justice continuent à rester immobiles, comme étrangers à tout ce qui se passe autour d'eux.)

LES AMIS DE KALOU-M-BAROUCH.

Gloire au saint prophète!
 Un mariage est une fête;
 Que la danse et le festin
 Nous retiennent jusqu'au matin!
 Gloire au saint prophète!

KALOUM-BAROUCHE ET LES GENS DE JUSTICE.

Loin d'ici les soins jaloux !
 Chantons les nouveaux époux !
 Quelle soit toujours belle !
 Qu'il n'aime jamais qu'elle !
 Loin d'ici les soins jaloux !
 Chantons les nouveaux époux !

MOUCK, entrant vivement en scène en s'approchant de Sélim.
 Ah ! seigneur ! vous voici !

SÉLIM.
 Qu'as-tu donc ?
 MOUCK.

Je vous jure

Qu'il est enragé !

SÉLIM.
 Qui ?
 MOUCK.
 Ce vieux Kaloum-Barouch.

Allons ! tu perds la tête !

ANGIAD, s'approchant de Mouck, qui recule d'un air défiant.
 Eh ! c'est ce brave Mouck !

Voyez la bonne figure !

MOUCK, à part.
 Ce vieillard veut aujourd'hui
 Me rendre aussi fou que lui !

MARGYANE.
 O mon époux mon maître !

SÉLIM, à part.
 A quoi bon la connaître ?

MARGYANE.
 Le ciel a comblé mon espoir !

SÉLIM, à part.
 Je ne veux pas la voir !
 (Il s'éloigne de Margyane.)

KALOUM-BAROUCHE ET LES GENS DE JUSTICE.

Loin d'ici les soins jaloux !
 Chantons...

ANGIAD.
 C'est bien !... Taisez-vous !

(Kaloum-Barouch et les gens de justice s'arrêtent court. Angiad se tourne vers les amis de Kaloum-Barouch.)

Allons, mes amis, prenez place
 Et que chacun de vous,

Du travail importun, aujourd'hui se délasse !
 Esclaves, servez-nous !

(Tout le monde prend place sur les coussins. Les esclaves passent des plats chargés de fruits confits. Un chœur de danseuses, armé de tambour de basque envahissent la scène.)

LA STATUE.

LE CHŒUR.

Au son des cymbales,
 Au bruit des tambours,
 Faites, sur les dalles,
 Sonner vos sandales
 D'or et de velours.

Sans laisser de trace
 Dans l'azur des cieux,
 Ainsi l'oiseau passe
 En fendant l'espace
 D'un vol gracieux!

Ainsi, les abeilles,
 D'un essor léger,
 Aux roses pareilles,
 Sur les fleurs vermeilles,
 S'en vont voltiger!

Ainsi la gazelle
 Effleure le sol;
 Ainsi l'hirondelle,
 En battant de l'aile,
 Tournoie en son vol.

Tresses parfumées
 Et cheveux épars,
 O jeunes almées,
 Nos âmes charmées
 Cherchent vos regards!

Au son des cymbales,
 Au bruit des tambours,
 Faites sur les dalles,
 Sonner vos sandales
 D'or et de velours!

(Après la danse, les almées se groupent au fond du théâtre. Les esclaves apportent le café et les chiboucks.)

AMGIAD, à Margyane.

Maintenant, ma nièce,
 Fais-nous tes adieux,
 En mêlant à ces chants joyeux
 Quelque refrain de ta jeunesse!

LES AMIS DE KALOUM-BAROUCHE.

Avant de t'éloigner pour jamais de ces lieux,
 Daigne nous faire tes adieux.

(Margyane se lève.)

MARGYANE, chantant sous son voile.

Quel bruit vient troubler le silence
 Des déserts?

Quelle vague rumeur s'élançe
 Dans les airs?

D'où viennent ces chants dans l'espace
Emportés ?
C'est la caravane qui passe,
Écoutez !...

I

Elle arrête sa marche lente
Et dort, sous la chaleur brûlante,
Dans une oasis de palmiers !...
La jeune fille au pas agile
Va remplir un vase d'argile
Au puits connu des chamellers ;
Sous l'ardent soleil qui l'accable,
Un voyageur est sur le sable,
Perdu, sans doute, en son chemin ;
Elle, pour apaiser sa fièvre,
Penche le vase sur sa lèvre,
En le soutenant de la main.

SÉLIM, à part.

Que dit-elle ?... (il se lève et s'approche de Margyane. Amgiad suit du regard tous ses mouvements.)

MARGYANE.

II

L'inconnu rouvre la paupière,
Et dit : « Exauce ma prière !
Écarte ce voile jaloux !... »
Elle répond par un sourire ;
Et le jeune étranger l'admire
D'un regard caressant et doux.
Mais bientôt, dans l'azur plus sombre,
Le soir va répandre son ombre ;
Il lui donne un baiser d'adieu !
Elle rejoint la caravane,
Qui repart dans la nuit, où plane
Le regard protecteur de Dieu !...

SÉLIM, à part.

Je frémis !...

AMGIAD.

Te voilà son maître,
Et tu peux maintenant la voir et la connaître.
(il écarte le voile de Margyane.)

SÉLIM.

Grand dieu !... je ne m'abusais pas !

AMGIAD ET LE CHOEUR.

D'où vient ta surprise ?
Et pourquoi lui fermer tes bras ?

Esclave soumise,
Elle est prête à suivre tes pas !

SÉLIM, à part.

C'est elle ! ô surprise !
C'est elle qui me tend les bras !

Esclave soumise,
Elle est prête à suivre mes pas !

MARGYANE.

D'où vient ta surprise ?
Et pourquoi me fermer tes bras ?
Esclave soumise,
Je suis prête à suivre tes pas !

(A part.)

Quelle pâleur sur son visage !

AMGIAD, à part.

Manquera-t-il de force et de courage ?

SÉLIM, à part.

J'ai promis !... j'ai juré !

AMGIAD.

Qu'as-tu donc ?

SÉLIM.

Rien.

(A Margyane.)

Suis-moi !

AMGIAD.

Tu peux partir... Elle est à toi !

SÉLIM, à Margyane.

Viens !

(A part.)

Je serai fidèle au serment qui m'engage !

MOUCK, entrant.

Cher seigneur, tout est prêt.

SÉLIM.

Recevez nos adieux !

MARGYANE, à part.

Je sens trembler sa main !... Il détourne les yeux !..

(Elle ramène son voile sur son visage. Sélim lui donne la main. Les amis de Kaloum-Barouch lui font cortège.)

LE CHŒUR.

Tu pars de nos vœux suivie ;
Jeune épouse, — que la vie
N'ait pour toi que de beaux jours !
Tu pars de nos vœux suivie ;
Sois heureuse en tes amours !

(Amgiad reconduit les jeunes époux jusqu'à la porte du fond, et reste seul en scène avec Kaloum-Barouch et les gens de justice.)

AMGIAD.

Allons !... il tiendra sa promesse !..

KALOUM-BAROUC ET LES GENS DE JUSTICE.

Loin d'ici les soins jaloux !

Chantons les nouveaux époux !..

AMGIAD.

Assez !... Éveillez-vous de la profonde ivresse

Où je vous ai plongés !..

(Kaloum-Barouch et les gens de justice laissent tomber leurs instruments.)

KALOUM-BAROUC.

Hein ?...

LES GENS DE JUSTICE.

Quoi ?

KALOUM-BAROUC.

Vous !...

LES GENS DE JUSTICE.

Vous !...

KALOUM-BAROUC, apercevant Amgiad.

Grand dieu!..

AMGIAD, du seuil de la porte du fond.

Vous êtes prisonniers jusqu'à demain !... Adieu !...

(Il sort et referme la porte.)

KALOUM-BAROUC.

Ma nièce !... On m'a volé ma nièce !...

KALOUM-BAROUC ET LES GENS DE JUSTICE.

Au voleur !... A nous !...

Brisons les verrous !...

Au voleur !... A nous !...

(Kaloum-Barouch et les gens de justice courent à toutes les portes et les trouvent fermées. — La toile tombe.)

ACTE TROISIÈME.

PREMIER TABLEAU

Une tente arabe.

SCÈNE PREMIÈRE.

ESCLAVES et SERVITEURS DE SÉLIM.

Entendez-vous : c'est la tempête!

Le simoun aux ailes de feu !

Hélas ! courbons la tête !

Implorons le prophète !

Demandons grâce à Dieu !

L'ouragan soulève

La brûlante grève

En blancs tourbillons ;

Et de leur repaire,

Sombre et solitaire,

Fait fuir les lions !...

La mort nous menace !

Le soleil pâlit et le jour s'efface !

Fuyons !

(Ils s'élancent hors de la tente et disparaissent. — Sélim paraît au fond avec Monck. — Margyane accourt effrayée.)

SCÈNE II.

MARGYANE, SÉLIM, MOUCK.

SÉLIM, à Margyane.

Arrête!... pourquoi fuir ?

MARGYANE.

Ah ! je respire à peine !

Du simoun, dans les airs, je sens l'ardente haleine !

La mort plane sur nous !

MOUCK, avec terreur.

Nous voilà seuls !

SÉLIM.

Comme eux,

Tu peux partir.

MOUCK.

Qui ? moi, vous quitter ?

SÉLIM.

Je le veux !

(Devant le geste menaçant de Sélim, Mouck s'incline et s'éloigne lentement.)

SCÈNE III.

MARGYANE, SÉLIM.

SÉLIM.

Tu l'as dit, Margyane,
C'est le simoun qui gronde, et sur nous la mort plane!...

MARGYANE.

Ah ! je tremble !... fuyons !

SÉLIM.

Comme le flot mouvant

Que soulève le vent,
Comme un linceul immense
Tombé sur l'univers des mains de l'ange Eblis,
Le sable du désert, dans l'éternel silence,
Nous gardera tous deux ensevelis !

MARGYANE.

S'il en est temps encor, viens, fuyons !

SÉLIM.

Non, demeure !

Que la foudre du ciel me frappe, et que je meure,
Pourvu que je te garde et qu'on ne tente pas
De t'arracher vivante de mes bras !

(Il l'entoure de ses bras avec passion.)

MARGYANE.

Hélas ! pourquoi, jusqu'à cette heure
Gardais-tu loin de moi ce silence obstiné?...
Pourquoi me fuyais-tu, toi, mon époux, mon maître ?

SÉLIM.

Ne le demande pas !

MARGYANE.

Parle... fais-moi connaître

Le secret de ton cœur ; le mien a pardonné !

SÉLIM.

Tu le veux?... Connais donc le serment qui me lie !
Serment fatal !... marché honteux !... lâche folie !
J'ai promis... j'ai juré devant Dieu qui m'entend,
De te livrer sans tache au pouvoir d'un génie !

MARGYANE.

Me livrer !... Que dis-tu... Sélim ?...

SÉLIM.

Il nous attend !

MARGYANE, avec ironie.

Et quel trésor doit-on te donner en échange ?...

SÉLIM.

Une merveille, une statue étrange,
Que né pourraient payer les diamants et l'or,
Et qui ne te vaut pas !

MARGYANE.

Je comprends !

SÉLIM.

Dieu sa venge !

MARGYANE.

Livre-moi !

SÉLIM.

Que dis-tu ?

MARGYANE.

Pourquoi tarder encor ?

SÉLIM, la retenant.

I.

Ah ! je déteste une folle chimère !
 J'ai maudit un fatal serment !
 Que ton cœur me soit clément !
 Apaise ta colère !
 Au piège que j'avais tendu
 Je me suis pris moi-même,
 Margyane ; je suis perdu !
 Je t'aime !

MARGYANE.

Tu m'aimes, dis-tu ?... Reprends tes esprits !
 Sélim, je ne suis qu'une femme !
 Faut-il que ce soit moi qui rappelle à ton âme
 Le trésor dont tu t'es épris ?

SÉLIM.

II.

Le seul trésor, le seul bien que j'envie,
 C'est l'amour, que j'ai méprisé.
 Prends pitié d'un cœur brisé !
 Dispose de ma vie !
 Je saurai tout braver pour toi,
 La terre et le ciel même !
 Margyane, pardonne-moi,
 Je t'aime !

MARGYANE.

Sélim !

SÉLIM.

Achève !

MARGYANE.

Hélas ! j'ai peur !

SÉLIM.

C'est la tempête

Qui gronde sur notre tête !

MARGYANE, se jetant dans ses bras.

Je t'aime !... défends-moi !

SÉLIM.

Que peuvent contre nous
 Les esprits de la terre irrités et jaloux ?

MARGYANE.

Ah ! ne les tente pas par de pareils blasphèmes !

SÉLIM.

Ne m'as-tu pas dit que tu m'aimes ?

Que craindrais-je encor de leurs coups ?

(Entourant Margyane de ses bras.)

Ah ! de l'amour divine extase !
 Pur rayon où mon cœur s'embrase !
 Devant moi s'entr'ouvrent les cieux !
 La terre s'efface à mes yeux !

MARGYANE.

O rêve ! ô joie enchanteresse !
 Oubliions soucis et remords !
 Amour, je cède à ton ivresse,
 Je m'abandonne à tes transports !

SÉLIM.

Va, ne crains plus que jamais je te livre !
 C'est moi qu'il faut suivre !
 Quand je devrais t'emporter dans mes bras,
 Tu m'appartiendras !

MARGYANE.

Que m'importe la mort, si je meurs dans tes bras !

(Amgiad paraît au fond, sous le costume de derviche qu'il portait au premier acte.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, AMGIAD.

AMGIAD.

Sélim !

MARGYANE :

Ciel !

SÉLIM, à part.

Le derviche !

AMGIAD.

Rassure-toi, belle enfant !... Je tiè suis qu'un pauvre pèlerin que l'orage a surpris au milieu de ce désert, et qui vient vous demander un abri. Au reste, je tie suis pas tout à fait un étranger, et Sélim doit me reconnaître.

SÉLIM, à demi-voix.

Que me veux-tu ?

AMGIAD, de même :

Le génie attend Margyane, et je vieis la chercher.

MARGYANE, à Sélim.

Qu'as-tu donc ?

SÉLIM.

Rien !... Laissez-nous !

MARGYANE.

Sélim !...

SÉLIM,

Va !... (Margyane s'éloigne lentement.)

SCÈNE V.

AMGIAD, SÉLIM.

AMGIAD.

Eh bien, Sélim, tu ne m'attendais pas ?

SÉLIM.

Écoute, je veux t'épargner des paroles inutiles ; tu peux m'accabler de reproches, je le sais, mais rien n'aura le pouvoir de me faire changer de résolution : je ne tiendrai pas mon serment.

AMGIAD.

A merveille!... Et me diras-tu pourquoi tu te résignes si facilement à trahir la foi jurée ?

SÉLIM.

J'aime Margyane !

AMGIAD.

Toi !

SÉLIM.

Oui, de toute la force de mon âme, et je mourrai plutôt que de la livrer au génie.

AMGIAD.

Quoi ! Sélim est amoureux ! Ce cœur qui défiait avec tant de dédain les passions humaines, appartient à une femme ! Allons ! tu railles, sans doute, ou tu n'es plus le Sélim que j'ai connu.

SÉLIM.

Reprocheras-tu à un pauvre insensé d'avoir nié le jour parce qu'il était nuit, et de l'adorer quand le soleil se lève ?

AMGIAD.

C'était à toi de prévoir qu'il pouvait se lever !

SÉLIM.

Et comment aurais-je prévu que Margyane fût la jeune fille que j'avais rencontrée en ce désert?... Pourquoi me l'as-tu caché?... Quel est ton but?... Dans quel piège voulais-tu m'entraîner ?

AMGIAD.

Par le ciel ! il ne te manquait plus que d'être ingrat !... Qui me reproches-tu ? Tu rêvais les merveilles d'un autre monde, je t'ai ouvert le royaume d'un génie ; tu as voulu posséder un trésor plus précieux que ce royaume même, je t'ai donné les moyens de l'acquérir ; et maintenant, tu me fais un crime de ma complaisance, et tu m'accuses de perfidie pour n'avoir pas prévu les faiblesses de ton cœur !... Souviens-toi, Sélim... quand, ici même, Margyane s'échappait de tes bras, une voix s'est élevée pour te dire : « Prends garde ! C'est peut-être le bonheur qui passe près de toi !... » Et cette voix, c'était la

mienne!... Ne cherche donc pas à t'absoudre en me trouvant coupable, et si tu lui as préféré une statue, n'en accuse que toi!

SÉLIM.

Eh bien, oui, je m'accuse! je supplie! je demande grâce!... Mais ne me parle pas de livrer Margyane, car le sacrifice est au-dessus de mes forces!

AMGIAD.

Écoute! (Margyane reparait et s'arrête au fond.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, MARGYANE.

TRIO.

CHOEUR souterrain.

Tremble, si ton cœur oublie
La promesse qui te lie!

AMGIAD.

Reconnais-tu ces voix qui montent jusqu'à nous!

SÉLIM.

Oui! Mais je vois à mes genoux
Margyane qui me supplie!

LE CHOEUR.

Un éternel châtiment
A qui trahit son serment!

AMGIAD.

Des esprits de la terre entends-tu la menace?

SÉLIM.

Oui, mais je vois Margyane qui passe
En me souriant doucement.

MARGYANE, à part.

Mon sang se glace!

O redoutable serment!

AMGIAD.

Sais-tu quel destin misérable
Attends celui qui parjure sa foi?

SÉLIM.

Qu'elle me tende une main secourable
Et je suis sans effroi!

AMGIAD.

Braveras-tu la honte et les injures,
Les malédictions et le mépris moqueur?

SÉLIM.

Un mot d'amour fermera les blessures,
Et tarira les larmes de mon cœur!

AMGIAD.

Tu vivras seul, abreuvé d'injures!

MARGYANE, à part.

Le mépris attend les parjures!

AMGIAD.

Et si, du génie irrité,

La haine vengeresse
Te vient frapper en ton ivresse ?

SÉLIM.

D'une pure félicité-
Un suprême baiser pour moi sera le gage!
Et m'adoucir le passage
De la vie à l'éternité !

AMGIAD.

Redoute l'enfer irrité !

MARGYANE.

O terrible fatalité !

AMGIAD ET LE CHŒUR.

Tremble, si ton cœur oublie
La promesse qui te lie !
Un éternel châtement
A qui trahit son serment !

SÉLIM.

D'un vain serment que j'oublie,
C'est l'amour qui me détie !
Mon âme, d'un Dieu clément,
Ne craint pas le châtement !

MARGYANE.

Sélim, je te sacrifie
L'espérance de ma vie !
Sur moi seule, ô Dieu clément,
Fais peser ton châtement !

AMGIAD.

C'est bien !... Adieu !... sois libre !"

MARGYANE, lui barrant le passage.

Arrête

SÉLIM.

Margyane !

MARGYANE, à Amgiad.

Tu peux m'emmener !... je suis prête !

SÉLIM.

Que dis-tu ?

MARGYANE.

C'est en vain que tu voudrais braver
L'horreur d'un éternel outrage !
Sélim, ne m'ôte pas ma force et mon courage !
Je me livre pour te sauver !

SÉLIM, tirant un poignard de sa ceinture.

Écoute !... Si tu fuis, ce poignard, je le jure,
M'étendra mort sur le chemin !

MARGYANE.

Sélim !

AMGIAD.

Que ton cœur se rassure !

(Étendant la main vers Sélim.)

Ne vois-tu pas déjà s'échapper de sa main
L'arme qui t'épouvante ?

(Le poignard tombe des mains de Sélim.)

SÉLIM, chancelant.

Dieu puissant!

AMGIAD.

Ne le vois-tu pas

Commencer d'une voix tremblante
Des mots qu'il achève tout bas?

SÉLIM.

Pitié!

AMGIAD.

Contre un pouvoir magique

Il tente un suprême effort!

SÉLIM, se laissant tomber sur des coussins.

Grâce!...

AMGIAD.

Un sommeil léthargique

Appesantit ses yeux!...

SÉLIM, s'endormant.

Ah!.. Margyane!

AMGIAD.

Il dort!

Quand tu seras près du génie,

Il s'éveillera. — Je t'attends!...

MARGYANE.

Avant de fuir l'époux à qui j'étais unie,

Accorde-moi quelques instants!

(S'agenouillant près de Sélim.)

I

O mon Sélim, si je te suis ravie,

Je t'épargne de vains remords!

En te quittant, je te laisse ma vie!

Dors!

II

Qu'un songe heureux, ainsi qu'un pur dictame,

Apaise tes bouillants transports!

En te quittant, je te laisse mon âme!

Dors!

(Elle se relève.)

SÉLIM, endormi.

Margyane!

MARGYANE.

Adieu!

AMGIAD.

Viens!

MARGYANE.

Adieu!...

SÉLIM.

Je t'aime !...

MARGYANE.

Dors !

(Amgiad sort en entraînant Margyane.)

LE CHŒUR SOUTERRAIN.

Rouvre tes yeux à la lumière !

SÉLIM, s'éveillant peu à peu.

Quel sommeil fermait ma paupière !

Grand Dieu !... je me souviens !...

LE CHŒUR.

La statue est à toi !

SÉLIM.

Ah ! malheur sur moi !

SCÈNE VII.

● SÉLIM, puis MOUCK.

SÉLIM.

Margyane! Margyane!... O rêves insensés!... folles visions! détestables chimères! C'est à vous que j'ai sacrifié le bonheur! c'est vous que je dois maudire! Et toi, misérable statue, que tu aies été créée par la main des hommes ou par celle des génies, que tu sois de granit ou de métal, je trouverai assez de forces dans mon désespoir pour t'anéantir et te faire voler en éclats!...

MOUCK.

Anéantir la statue!... En voici bien d'une autre!... J'ai bien fait de ne pas m'éloigner!

SÉLIM.

Margyane est aux mains du génie et je veux la venger!...
(Il détache une masse d'armes suspendue à l'entrée de la tente.)

MOUCK.

Ah! seigneur!... Donnez-la-moi, plutôt que de la détruire!

SÉLIM.

Tu pourras en ramasser les débris! Viens! (il s'élançe hors de la tente, Mouck le suit.)

DEUXIÈME TABLEAU

Un palais souterrain resplendissant de clartés magiques : douze statues occupent le fond du théâtre ; au milieu de la scène se dresse un piédestal vide.

SCÈNE VIII.

DANSE ET CHŒUR DES DJINNS.

Dans les flancs épais
De la terre,
Rois de ce palais
Solitaire,
Maîtres redoutés
Des mornes cités,
Où, loin de la foudre,
Dans l'ombre et la poudre,
Dorment les trésors
De ceux qui sont morts ;
Gardiens invisibles
De ces lieux terribles,
Dans la nuit d'en bas
Preçons nos ébats.

DEMI-CHŒUR.

La statue
Inconnue
N'attend plus qu'un signal
Pour paraître à nos yeux sur son blanc piédestal.

DEMI-CHŒUR.

Silence !
Sélim s'avance...
C'est à lui qu'appartient
La merveille
Sans pareille.
Le voici!... je l'entends!... il vient!

LE CHŒUR.

Gardiens invisibles
De ces lieux terribles,
Qu'il n'entende pas
Nos joyeux ébats !

(Les djinns se dispersent et se cachent sous les galeries souterraines du palais.
Une nuit subite envahit le théâtre.)

SCÈNE IX.

SÉLIM, MOUCK, puis MARGYANE, AMGIAD et LES DJINNS.

SÉLIM.
C'est ici!

MOUCK.
Dieu puissant, où m'avez-vous conduit!
Je n'ose m'avancer dans cette affreuse nuit!
Maître, c'est fait de nous!

SÉLIM.
Tais-toi!
(S'avançant.)

L'heure est venue,
Amgiad, livre-moi la treizième statue!...

LA VOIX D'AMGIAD.
La voici!

LE CHOEUR, invisible.
La voici!

SÉLIM.
C'est bien, merci!
(Il s'élançait vers la statue.)
Trésor funeste,

Présent maudit que je déteste,
Spectre menteur et vain d'un rêve évanoui,
Va! retourne au néant, qui te rappelle à lui!

(Son bras se lève pour briser la statue; le voile qui la couvre tombe à ses pieds. — Le théâtre s'éclaire. — Sélim reconnaît Margyane, qui lui sourit et qui lui tend la main.)

Margyane!

MARGYANE.
Sélim!...

SÉLIM.
Margyane, est-ce toi?
Quel Dieu clément nous rassemble encor?...

AMGIAD, paraissant au fond du théâtre dans son costume de génie.
Moi!

MARGYANE, souriant.
Amgiad!...

SÉLIM.
Amgiad!

LES DJINNS, reparaisant et se rangeant autour d'Amgiad.
Amgiad, notre roi!

MOUCK.
Bah!

AMGIAD.

Qu'attends-tu pour frapper ?

SÉLIM.

Ah ! pardonne !...

AMGIAD, aidant Margyane à descendre du piédestal et la jetant dans les bras de Sélim.

Prends-la, Sélim... je te la donne !

(Un chœur de houris paraît au fond au milieu d'une nimbe lumineuse.)

AMGIAD.

Il est un trésor
Plus rare que l'or
De toute la terre,
Plus pur que le jour !...
C'est le doux mystère
Qui s'appelle Amour !...

Loin du monde réel tu cherchais des mensonges ;

A tes pas égarés j'ai montré le chemin !

Pour les réalités abandonne les songes,

Et connais le bonheur que repoussait ta main !

SÉLIM, MARGYANE, ET LE CHOEUR DES HOURIS.

Amour pur, ivresse infinie !

MOUCK.

Par ma foi, c'est un bon génie !

AMGIAD, SÉLIM, MARGYANE, MOUCK, ET LE CHOEUR.

Il est un trésor
Plus rare que l'or
De toute la terre,
Plus pur que le jour !...
C'est le doux mystère
Qui s'appelle Amour !

FIN.